

# Seuls les philosophes prudents ne se trompent jamais

**A**u moment où Jean-Paul Sartre revient au cœur du débat intellectuel et idéologique grâce, notamment, au très beau livre de Bernard-Henri Lévy (1), on osait espérer échapper à cette antienne : le philosophe se serait sans cesse, tout le temps, « trompé » dès lors qu'il touchait à la politique. Or il se trouve que, dans la dernière livraison du *Point*, son directeur, Claude Imbert, avec son talent coutumier et une inhabituelle roserie, n'y est pas allé de main morte. Titre de son éditorial – et de la couverture : « Sartre, la passion de l'erreur ». Et puis de cogner. « La démesure, le pathétique de l'erreur sartrienne », dit-il, avant de signifier l'exécution : « Sartre, astre glauque. » Voilà qui est écrit, et de fort belle façon. Mais est-ce pour autant pertinent ? L'exécution peut-elle tenir lieu de pensée ? Il serait d'ailleurs trop facile d'égrener les points fondamentaux sur lesquels Sartre a eu raison avant la horde des bien-pensants.

Au lendemain de la Shoah, ne fut-il pas le premier, à sa manière, non sans maladresse ni incompréhension profonde du destin juif, à offrir une chance de retour dans la société des hommes à un peuple quasi anéanti ? Qui brise le silence, l'interdit, le refoulé en écrivant dès 1945 : « Nous fûmes

massivement déportés, comme travailleurs, comme juifs ou comme prisonniers politiques » ? Qui : Malraux ? Thorez ? Camus ? De Gaulle ? Mauriac ? Evidemment pas. Seul Sartre aura ce courage-là, cette clairvoyance-là.

D'autres exemples ? Allons-y puisqu'il faut dégainer argument. Partisan acharné de la décolonisation, Sartre fut le premier à se méfier – et à le faire savoir – du FLN algérien. Imbert, si attentif aujourd'hui à l'horreur d'Algérie, aurait pu lui en donner acte. Même pas. Il lui reproche, à juste titre, son engagement auprès des maos de la Gauche prolétarienne au début des années 70. Le compagnonnage fut, certes, consternant. Mais pourquoi ne pas ajouter, en se référant notamment à l'analyse de François Furet – l'un des maîtres du libéralisme à la française –, que la présence de Sartre auprès des maos joua un rôle considérable dans leur refus in extremis de verser dans le terrorisme meurtrier (2) ? Sartre, gauchiste attardé, fut ridicule. Sartre, gauchiste attardé, fut aussi, à sa manière maladroite et quelquefois délirante, salvateur.

Mais, au-delà de cette polémique, exemples contre exemples, c'est en réalité sur le rôle et

la place du philosophe dans la société que s'interroge Claude Imbert. Si le rôle de l'intellectuel est de s'en tenir à la prudence, ou, pour le dire de façon plus savante, à une « éthique de la responsabilité », de commenter, d'analyser, de réfléchir et d'écrire une fois l'événement passé, alors le risque de s'égarer devient, en effet, minime. Imbert défend une philosophie de la prudence et c'est son droit. Mais Sartre refusait cette sécurité.

Sans aucun doute a-t-il pris des risques démesurés, s'égarant – et il en sera toujours débiteur – sur le totalitarisme, le communisme, le marxisme. Pouvait-il en aller autrement quand, à l'exemple de Sartre, on est persuadé que l'Histoire avance par geste et par texte dans une même fusion, quand on s'en tient à une règle stricte : la pensée doit faire avec l'événement, l'accompagner. Sartre voulait être partie prenante des batailles de son temps. Ses discours et ses écrits faisaient corps avec elles. Dans pareil contexte, la parole se trompe.

Inévitablement. **MAURICE SZAFRAN**

(1) *Le Siècle de Sartre*, Grasset.

(2) *Lire Terrorisme et Démocratie de François Furet*, Antoine Liniers et Philippe Raynaud, Fondation Saint-Simon, Fayard, 126 p., 69 F.